

# Les Ricci, une famille de dentistes entre le XVIIIe et le XIXe siècle

## The Ricci's, a family of dentists between the 18th and the 19th century

**Thierry Debussy\***

Docteur d'État en Odontologie, membre ANCD

**Pierre Baron\*\***

Docteur d'État en Odontologie, docteur d'université en Littérature française, membre titulaire ANCD

### Mots-clés

- Jean-Baptiste Ricci
- Jean-Philippe Ricci
- Dominique-Antoine Ricci
- Dentiste
- Montreur d'animaux
- XVIIIe siècle
- XIXe siècle

### Résumé

Jean-Baptiste Ricci est né en Italie vers 1705 à Serignone, diocèse de Tortona (Piémont, Province d'Alessandria). Marié à Rome en 1729, il arrive à Paris vers 1741-1742. Il obtient un brevet d'apprentissage en 1745. Le couple se fait naturaliser en 1754. Montreur d'animaux et dentiste, il a une boutique sur le quai de la Mégisserie et loue deux loges à la Foire Saint-Germain pour vendre des produits et montrer au public ses animaux rares. Il se fait connaître en passant des annonces dans les *Annonces, affiches et avis divers* et par des journaux comme *L'Avantcoureur*. Il obtient en 1767 un Brevet Royal l'autorisant à exercer dans tout le royaume. Le couple a cinq enfants dont deux sont dentistes : Jean-Philippe et Dominique-Antoine. Jean-Philippe est né en Italie avant 1736. Il se marie à Paris en 1766 et n'aura pas d'enfant. « Dentiste du comte d'Artois », il vend des produits comme son père. Dominique-Antoine est le plus titré et le plus connu : « dentiste-expert de Reims » (1780), puis « chirurgien et pharmacien dentiste de S.A.R. Mgr le duc de Berri et de S.M. l'Empereur de toutes les Russies » (1814) et, enfin, « associé-correspondant du Cercle Médical de Paris » (1817). Il a laissé quelques ouvrages de dentisterie.

### Keywords

- Jean-Baptiste Ricci
- Jean-Philippe Ricci
- Dominique-Antoine Ricci
- Dentiste
- Animal showman
- 18th century
- 19th century

### Abstract

Jean-Baptiste Ricci is born in Italy around 1705 in Serignone, diocese of Tortona (Piedmont, Province of Alessandria). He gets married in Roma in 1729 and arrives in Paris around 1741-1742. He obtains an apprenticeship certificate in 1745. The couple is naturalized in 1754. As an animal showman and a dentist, he has a shop on Quai de la Mégisserie and rents two boxes at the Saint-Germain fair to sell his produces and exhibit rare animals to the public. He becomes well-known, advertising in *Annonces, affiches et avis divers* and newspapers like *L'Avantcoureur*. In 1767, he obtains a Royal Certificate to practice throughout the Kingdom. The couple will have five children, two of them being dentists: Jean-Philippe and Dominique-Antoine. Jean-Philippe, born in Italy before 1736, gets married in Paris in 1766 and will not have any child. "Dentist of count of Artois", he sells products like his father. Dominique-Antoine is the most successful and best known : "dentist-expert in Reims" (1780), and "surgeon and chemist dentist of HRH the Duke of Berri and HM the Emperor of All Russia" (1814) and, finally, "associate-correspondent of the Medical Circle of Paris." (1817). He left some books of dentistry.

### Correspondance

\*[thierry.debussy@gmail.com](mailto:thierry.debussy@gmail.com)

52 Ile-de-beauté, 94130 Nogent-sur-Marne

\*\*[pierre.baron30@orange.fr](mailto:pierre.baron30@orange.fr)

224 bis rue Marcadet, 75018 Paris

Disponible en ligne sur [www.biusante.parisdescartes.fr/sfnad](http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfnad)

1277-7447 - © 2019 Société française d'histoire de l'art dentaire. Tous droits réservés.

## I Jean-Baptiste Ricci (c. 1705-4 avril 1792)

### Les débuts

Jean-Baptiste est né en Italie ca 1705, « natif [...] du lieu de Serignan [...] Diocèse de Tortona » (Piémont, Province d'Alessandria) (CARAN, O/1/230). Il acquiert quelques connaissances sur l'art dentaire en Italie et se marie à Rome en novembre 1729 avec Marie-Antoinette-Marguerite Gniecchi (1) (CARAN, O/1/230). Vers 1742, il quitte l'Italie « pour venir à Paris y perfectionner ses études [...] il y a répété l'apprentissage ordinaire de deux ans ainsi qu'il résulte du Brevet qui lui a été délivré le 25 septembre 1745 » (2) (CARAN, O/1/111). En décembre 1754, Jean-Baptiste et sa femme obtiennent la nationalité française (Fig. 1) (CARAN, O/1/230).

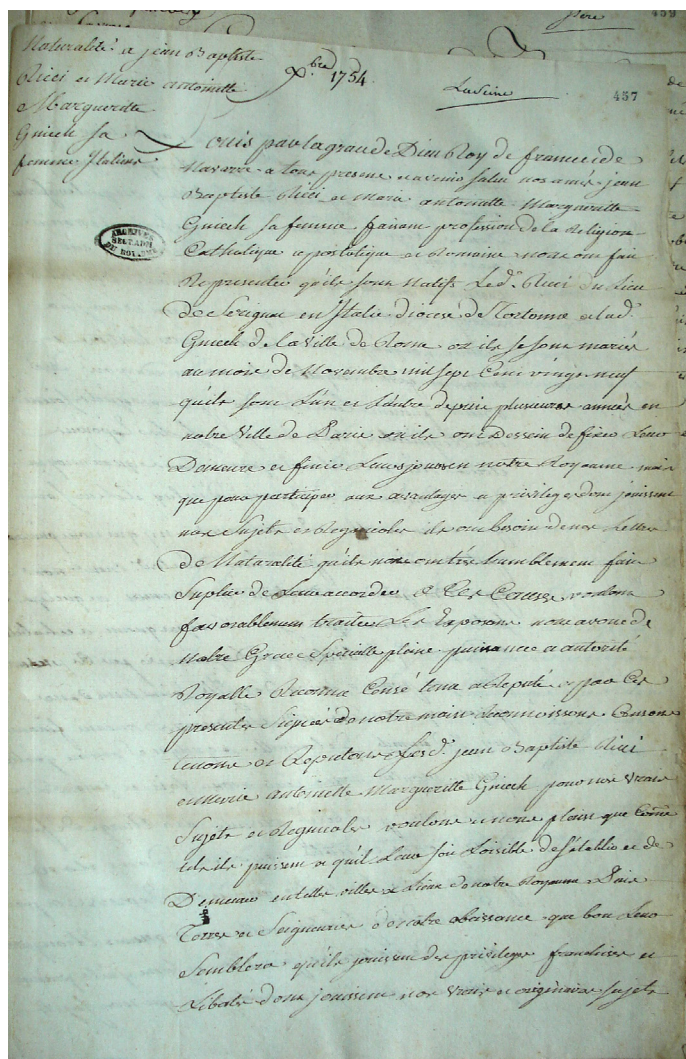


Fig. 1. 1745. Naturalisation de Jean-Baptiste et sa femme

### Montreur d'animaux

Il est, en même temps, montreur d'animaux et, « L'an 1751, le lundy quatorzième jour de juin », il porte plainte auprès du M. François Merlin, commissaire au Châtelet : « Jean-Baptiste Ricci, italien dentiste à Paris, et faisant voir des animaux, demeurant quai de la Mégisserie » où il tient boutique, a un différend avec « Pierre Lafond, marchand forain » à qui il a acheté le 22 mai un « veau monstre sous poil roux et autres couleurs à la tête, ayant cinq jambes dont une sur les reins,

deux reins, deux queues dont une queue de veau et l'autre queue de biche posée sur les reins ». Il a payé comptant au sieur Lafond la somme de 200 livres « les autres cents livres payables lorsque ledit animal se tiendrait sur pied ». Ricci est manifestement l'objet d'une escroquerie car « lorsque ledit Lafond le vendit au comparant, ledit animal étoit fatigué par le voyage et ne pouvoit se soutenir sur ses pieds ». Prudent, il n'a quand même pas payé l'intégralité des 300 livres. Or, le veau meurt 23 jours après l'achat, d'où la plainte de Ricci qui craint que Lafond ne lui réclame les 100 livres restant. Le lendemain 15 juin, il se présente même, avec la dépouille, en l'hôtel du commissaire pour lui « faire constater la mort dudit veau monstre » ; un procès-verbal, signé par Ricci et Merlin, est dressé (Fig. 2) (CARAN Y 12949). Recherchant d'autres animaux pour son spectacle, il contracte, le 20 septembre 1751, avec Jean-Louis Feautrier, capitaine d'un bateau marseillais, pour qu'il lui procure « dans l'Afrique, dans la Morée » des animaux sauvages, lions, tigres, chameaux ou dromadaires, léopards « ou tous autres animaux étrangers, rares et particuliers » comme un couple « de moutons de Barbarie et d'autruches ». Feautrier, avisé, fait noter dans le contrat que si les animaux « venaient à mourir, ledit sieur Ricci sera toujours tenu d'en rembourser le coût de l'achat ainsi que les frais et déboursés qu'ils occasionneront ». Il est convenu que « Fautrier [doit] avancer les deniers nécessaires pour l'achat [...] de même que pour la nourriture desdits animaux ». En outre, il est précisé que le « débarquement desdits animaux [se fera] dans les ports de la Provence » (CARAN MC/ET/XXIV/728). Pour ses spectacles, il loue deux loges dans l'enclos de la Foire Saint-Germain pour la durée de la foire (3). Dans la nuit du 16 au 17 mars 1762, un incendie démarre dans ses loges et détruit l'intégralité des bâtiments, qui, rappelons-le, étaient en bois. Le commissaire Chenou fait son rapport : « Nous Gilles Pierre Chenou [...] commissaire du Roy en son Chastelet de Paris [...] ayant été avertis du feu étant dans la dite foire [...] Entré dans le Preau par la porte en face de la rue des quatre vents [...] et aperçû que le feu étoit dans le coin de ladite foire à gauche en entrant par ladite porte et qu'il consommoit lors assez violemment les loges du nommé Ricci Maître de Spectacles, faisant encoignure de la première traverse à gauche » (Fig. 3) (CARAN S 2872). En 1765, il continue d'exposer des monstres animaliers dans sa boutique du quai de la Ferraille devenu quai de la Mégisserie (Fig. 4) : « L'animal qui a fait tant de ravage dans le Gévaudan est enfin exposé à la curiosité des habitants de cette grande Ville, après avoir resté quelque tems sous les yeux de toute la Cour [...] On le voit sur le quai de la Mégisserie, à la loge du Sieur Ricci, en possession depuis long-tems de montrer aux peuples toutes les espèces de Monstres » (L'Avantcoureur, p. 656) (Fig. 5).

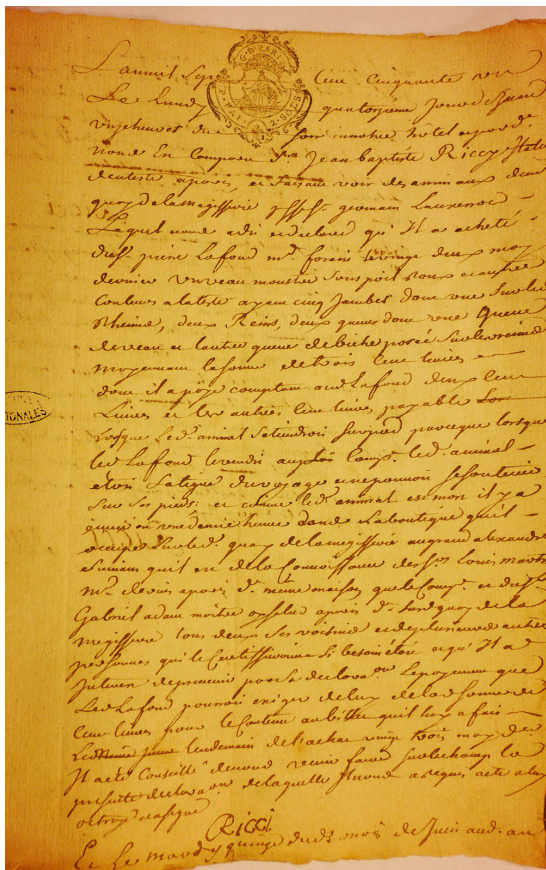


Fig. 2. 1751. Plainte de Jean-Baptiste

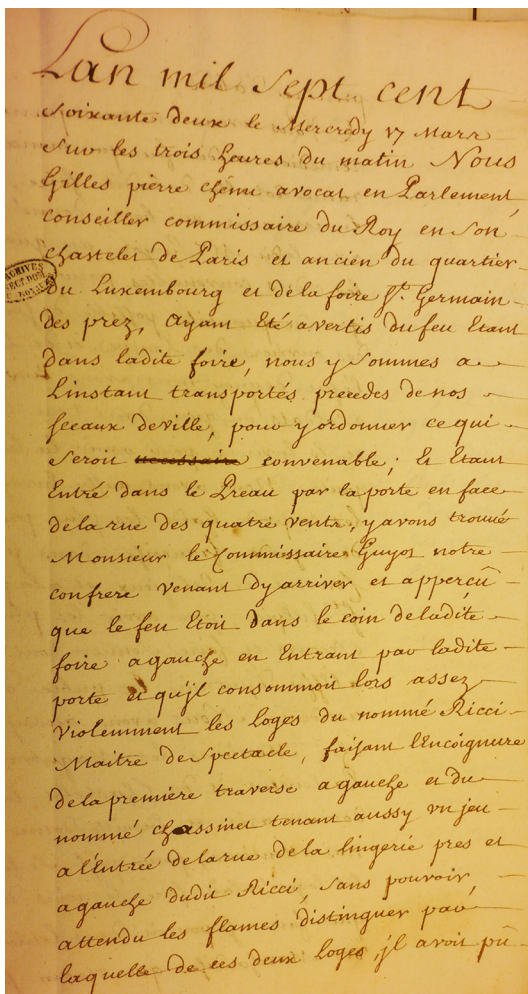


Fig. 3. 1762. Incendie des loges de Jean-Baptiste à la Foire Saint-Germain

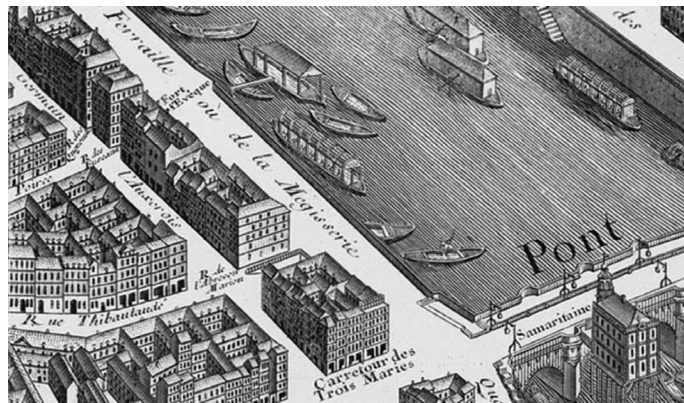


Fig. 4. 1765. Boutique des trois Ricci quai de la Ferraille. Deuxième maison en partant du pont

(1766)

L'animal qui a fait tant de ravage dans le Gévaudan est enfin exposé à la curiosité des habitants de cette grande Ville, après avoir resté quelque tems sous les yeux de toute la Cour. Il manquoit ce triomphe à M. Antoine qui poursuit actuellement la race de ce terrible animal. On le voit sur le quai de la Mégisserie, à la loge du Sieur Ricci, en possession depuis longtemps de montrer aux peuples toutes les espèces de Monstres. Celui-ci tient beaucoup du loup. Il y a apparence, d'après tout ce qui a été écrit du Gévaudan, qu'il en est une espèce plus terrible que nos loups ordinaires, & même qu'il y en a dans le canton plusieurs dont les ravages ont été attribués à un seul.

Fig. 5. 1765. Annonce dans L'Avantcoureur

### Mariages de Théodore-Rose et de Jean-Philippe

Le 22 décembre 1762, Jean-Baptiste et sa femme assistent à la signature du contrat de mariage de leur fille avec Gabriel-Louis Danse, marchand-bonnetier (CARAN, MC/ET/XXII/80). Ils lui assurent une dot de 7.600 livres (1.600 livres en meubles meublant + 6.000 livres en deniers comptant). Le 4 janvier 1766, Jean-Baptiste et sa femme signent au contrat de mariage de leur fils Jean-Philippe (CARAN, MC/ET/XIII/341).

### Dentiste et commerce de produits

Sa nationalité française ayant été confirmée le 1er septembre 1767, dès le 19 du même mois, Jean-Baptiste obtient l'autorisation d'exercer l'art dentaire par brevet royal (CARAN, O/1/111, f°313-314) : « Brevet qui permet au S. Ricci d'exercer la profession de Dentiste [...] après d'être adonné pendant plusieurs années à la recherche des connoissances pour parvenir à exercer avec succès la profession de dentiste, il aurait quitté l'Italie ou il pris naissance pour venir à Paris a perfectionné ses études que dans cette vue il y a répété l'apprentissage ordinaire de deux ans ainsi qu'il résulte du Brevet qui lui a été délivré le 25 septembre 1745 [...] muni de sa lettre de naturalité que sa Majté a bien voulu lui accorder il a opéré publiquement en France à la satisfaction générale [...] depuis plus de 25 ans qu'il exerce [...] ses soins a secourir gratuitement les pauvres il n'a pas moins éprouvé des traverses de la part de différens maitres de la profession et [...] sa Majté daignera l'honorer de sa puissante protection [...] lui a permis [...] d'exercer la vie durant tant à Paris que dans toute

l'étendue du Royaume [...] fait très expresses défenses à tous Maitres et autres exerçant le même Art de l'y troubler et inquiéter directement ou indirectement pour quelque cause et quelque prétexte que ce soit » (Fig. 6). Mieux qu'être un simple expert, il est protégé du Roi. A-t-il été expert pour les dents ? On peut supposer que non, vu que le Roi l'a breveté. Le 3 février 1776, Jean-Baptiste acquiert la loge n°27 à la foire Saint-Germain (3), sur sentence des criées du Châtelet de Paris (4). Comme beaucoup de chirurgiens-dentistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, il vend des drogues aux noms évocateurs (5). En 1777, l'*Almanach Dauphin* ou *Tablettes royales* cite « l'Esprit de La Mecque » et « l'Eau rouge », inventés par Ricci (6), quai de la Ferraille, indiqués « pour rétablir les affections scorbutiques des gencives, détruire les petits chancres et ulcères de la bouche et guérir radicalement les douleurs de dents, telles qu'elles puissent être, sans qu'elles ne fassent jamais plus de mal ».

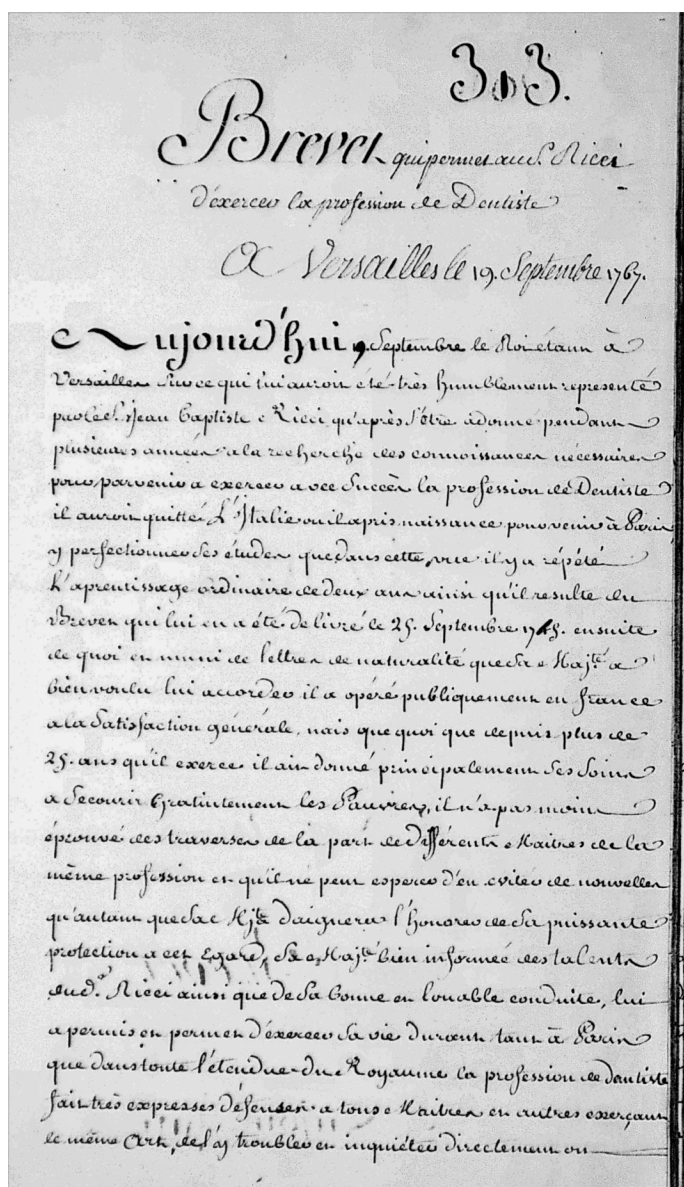


Fig. 6. 1767. Brevet royal de Jean-Baptiste

## Jean-Baptiste et Lécluze

1778. Pour établir son spectacle, Louis Lécluze dispose de peu de temps pour apporter des améliorations à son tout nouveau théâtre installé dans l'enclos de la Foire Saint-Laurent : « Notre dentiste y fit des agrandissements et traita avec le menuisier Aygon ». J.-B. Ricci est de ses amis et c'est lui qui le met en contact avec un Italien, Aygon ou Egone, menuisier de son

état, qui se trouve embauché pour aménager le local. Lécluze recherche encore un « tonnerre » et charge l'artisan de lui en procurer un. Un billet du 13 août 1778 montre que c'est encore Ricci qui lui vend l'objet pour 34 livres : « Moi, Jean Baptiste Ricci reconnaît avoir reçu de Mr Egone la somme de 34 livres pour un tonnerre que je lui ai vendu, ainsi je le tiens pour solde de toute prétention. A Paris le 13 août 1778. Ricci » (Baron, *Louis Lécluze*, p. 247).

Jean-Baptiste décède entre le 30 novembre 1787 (Fig. 7) et le 4 avril 1792 (CARAN, MC/ET/ CXVIII/641).

Jean-Baptiste Ricci et sa femme ont eu cinq enfants :

- Jacques-Antoine, mort avant le 29 mai 1804
- Élisabeth, mariée avec Sylvestre Leblanc, morte avant le 29 mai 1804
- Théodore-Rose, mariée en premières noces par contrat du 22 décembre 1762 avec Louis Danse ; et en secondes noces par contrat du 29 août 1792 avec Etienne Vincent, menuisier à Paris (CARAN, MC/ET/XXII/83).
- Jean-Philippe et Dominique-Antoine, dentistes.

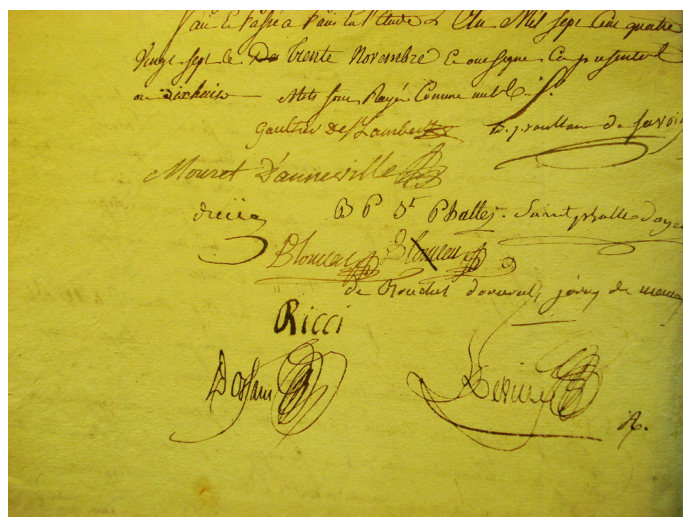


Fig. 7. 1787. Dernier acte notarié connu de Jean-Baptiste

## Notes

1. Transcrit phonétiquement en Français Gniech, ou Gniechi.
2. Les diverses réformes des Statuts des chirurgiens que Louis XV a fait exécuter entre 1730 et 1768 ont fait que dès 1743, avec la séparation définitive de la chirurgie et de la barberie, les obligations de l'Aspirant pour passer à la Maîtrise sont plus encadrées : *Statuts et Règlements pour les Communautés de Chirurgiens de Provinces*, p. 18-19 : « Titre Cinquième. De la Réception des Aspirants à la Maîtrise. Article XXXII. Aucun Aspirant ne pourra être admis à la Maîtrise qu'il ne soit apprenti d'un des Maîtres d'une Communauté approuvée & son Brevet enregistré, qu'il n'ait travaillé sous des Maîtres [...] au moins pendant trois ans après son apprentissage [...] Article XXXVI. Les Brevets d'apprentissage seront de deux ans sans interruption & seront les Maîtres obligés de les faire enregistrer au Greffe du Premier Chirurgien ». Ces statuts précisent certains points pour Paris.
3. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la foire Saint-Germain durait deux mois environ, ouvrant le 3 février et fermant vers la fin du mois de mars.
4. Mention dans l'acte de vente du 29 mai 1804, par Jean-Philippe Ricci, propriétaire demeurant à Ruelle, aux époux Etienne Vincent et Théodore-Rose Ricci, (CARAN, MC/ET/XX/802).
5. Voir : Pierre Baron, 1997a, 1997b et 2002
6. C'est certainement Jean-Philippe qui passe ces annonces peut-être avec son père puisqu'il travaille quai de la Ferraille et à la foire Saint-Germain.

## Manuscrits

- CARAN, MC/ET/XIII/341
- CARAN, MC/ET/XX/802
- CARAN, MC/ET/XXII/80 et 83
- CARAN, MC/ET/XXIV/728
- CARAN, MC/ET/ CXVIII/641
- CARAN, O/1/111/313-314
- CARAN, O/1/230
- CARAN, S 2872
- CARAN, Y 12949

## Bibliographie

- *Almanach Dauphin ou Tablettes royales*, Paris, J. Lacombe, 1777, non paginé.
- *L'Avantcoureur*, n° 42 du 21 octobre 1765.
- *Statuts et Règlements pour les Communautés de Chirurgiens de Provinces*, Paris, Delaguerre, 1751.
- BARON P. et DELTOMBE X. « Dental products in France in the 18th century: their production, distribution, commercialisation », *Dental Historian*, 32, 1997a, p. 66-82.
- BARON P., « La vente de l'Orviétan à la fin du XVIIIe siècle », *Actes de la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire (SFHAD)* Vol. 3, 1997b.
- BARON P., « Une famille de Dentistes au XVIIIe siècle : les Leroy de la Faudignère », *Histoire des Sciences Médicales*, 2002, Vol. 36, n°1, p. 55-73.
- BARON P., Louis Lécluze (1711-1792). *Acteur, auteur poissard, chirurgien-dentiste et entrepreneur de spectacles*, Paris, Champion, 2018.
- PEVERI P., « Les pickpockets à Paris au XVIIIe siècle », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1982, 29, 1, p. 3-35.

## II Jean-Philippe Ricci (avant 1736-1809)

Jean-Philippe Ricci, né en Italie avant 1736, arrive à Paris vers 1742 avec ses parents, Jean-Baptiste Ricci et Maria-Antonia Gniecchi.

### Mariage

Il se marie avec Charlotte-Catherine Vaudichon (1) le 4 janvier 1766. L'acte de mariage indique qu'il est « dentiste-expert à Paris, y demeurant rue Montmartre ». Charlotte-Catherine est dite mineure et l'union se fait du consentement de sa mère, Madeleine-Catherine Gourier, son père étant prédécédé. À l'article 4 figurent les apports de Jean-Philippe qui « consistent en la somme de 6.400 livres [...] composée non seulement de meubles affectés à son usage et en deniers comptant mais encore du prix du fond de boutique de gantier-parfumeur qu'il a acquis de ladite dame Vaudichon suivant acte passé [...] le deux janvier présent mois sous les charges y portées [...] dans les 6.400 livres sont comprises les 2.500 livres qu'il [le futur époux] a reçues en l'année 1760 de ses père et mère en avance de leurs successions futures ». À l'article 5, figurent les apports beaucoup plus modestes de la future qui « consistent en la somme de 400 livres en habits, linge et hardes [...] provenant de ses gains et épargnes ». L'article 7 assure « à la future épouse 600 livres de douaire prefix [...] le fond dudit douaire fixé à la somme de 12.000 livres » (CARAN, MC/ET/XIII/341). Ils n'auront pas d'enfant.

### Commerce de produits divers

Presque vingt ans se passent, sans que nous ayons trace de Jean-Philippe; en 1785, il fait paraître des annonces dans différents journaux pour la vente des produits de son père comme

« l'esprit de la Mecque pour les douleurs des dents », une « eau rouge pour les nétoyer, raffermir celles qui branlent, fortifier les gencives et empêcher la carie », tous deux transmis par son père » (Affiches... 15 avril 1785, p. 997). D'autres avis du même type passent dans les Affiches du 2 janvier, 19 mars, 5 août et 13 novembre de la même année 1785. Jean-Philippe ajoute « une pommade qui guérit la gale en très peu de tems » (2 janvier) et qu'il possède une « Pharmacie dentaire » (13 novembre).

### 1790-1792 : quelques faits saillants de sa vie

Sur proposition des parents et amis du 7 mai 1790, il est nommé, le 10 mai, subrogé tuteur de son neveu par alliance Jean-Dominique Vaudichon (2) (Fig. 8) (CARAN, Y/5190 A, registre des tutelles, p. 477 et p. 479-480). Le 12 janvier 1792, Jean-Philippe Ricci, « maître dentiste », et sa femme signent le renouvellement de leur bail et reconnaissent qu'ils occupent cet immeuble depuis « très longtemps » (CARAN, MC/ET/XIII/470).

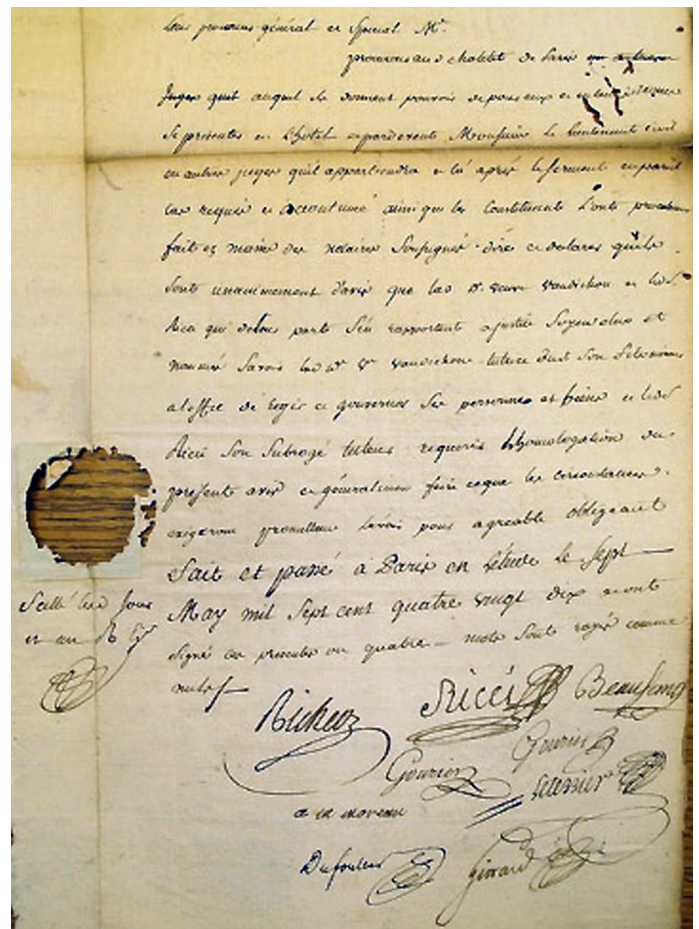


Fig. 8. 1790. Jean-Philippe tuteur

### Placements divers et finances

Le 9 février 1790, Jean-Philippe Ricci, demeurant rue Montmartre, « dentiste de Mgr comte d'Artois (Fig. 9) [...] prête la somme de 51.450 livres à Messire Auguste-Louis Bertin, conseiller du Roy en ses conseils d'Etat et privé [...] reconnu devoir bien et légitimement [...] le sieur Bertin promet et s'oblige rendre et payer audit sieur Ricci [...] le 1er février 1793, à peine de tous dommages » (CARAN, MC/ET/XXI/567). Le 12 juin 1793, le couple achète une maison toute meublée à Rueil (CARAN, MC/ET/CVIII/885). Nommé en juin 1795 officier municipal, il fait partie des notables de Rueil et est qualifié « bourgeois rue Maurepas » (Helot-Lécroart). Le 17 décembre 1801, Jean-Philippe Ricci vend une maison sise à Paris, rue Grange aux Belles (CARAN, MC/ET/XV/1231). Le 23 octobre 1802, Jean-Philippe Ricci, cède une créance de 40.000 livres sur les époux Antoine-Louis

Bertin et Antoinette-Émilie Jacquemard de Châteaumont à Étienne-Barthelemy Garnier (CARAN, MC/ET/XIII/479). Le 29 mai 1804, Jean-Philippe Ricci, « vend à sa sœur Théodore-Rose et à son mari Étienne Vincent, propriétaire, demeurant à Paris, Grande Rue de Belleville n°364, pour 300 francs, 1/3 en indivis d'une loge située à Paris, foire Saint-Germain, porte dite de la Concierge, rue de Paris, au coin de la 3e traverse, n°27 [...] qu'il a hérité de leur frère défunt Jacques-Antoine » (3) (Fig. 10) (CARAN, MC/ET/XX/802). Le 10 décembre 1805, « Jean-Philippe Ricci, ancien chirurgien dentiste, demeurant à Paris, rue des Fossés-Montmartre n°6 [...] vend à Léonard-Alexis Bertin (4), propriétaire, demeurant ordinairement à Sevran [...] étant actuellement à Paris logé rue Croix des Petits Champs n°39, une grande maison située à Rueille près Paris, au lieu-dit la Croix de Maurepas, sur la route de Marly, avec entrée de porte cochère, cour, jardin, écuries, remises et autres dépendances, le tout tenant sur le devant au grand chemin de Paris à Saint-Germain-en-Laye, d'un côté à droite au chemin Bourdet, à gauche au chemin conduisant dans Rueille et par derrière à la ruelle de Milice, ensemble tous les meubles et effets mobiliers garnissant ladite maison et désignés dans l'état que les parties en ont fait dresser sur trois feuilles de papier » (CARAN, MC/ET/CVIII/885). Le 7 janvier 1806, Jean-Philippe Ricci reconnaît avoir touché le montant de la vente, soit 25.000 francs (10.000 pour le mobilier et 15.000 pour les biens immeubles) « par les mains de Louis-Pierre Boucher, homme de loy demeurant à Paris » (CARAN, MC/ET/CVIII/885).

Fig. 9. 1790. Jean-Philippe dentiste du Comte d'Artois

Fig. 10. 1804. Jean-Philippe : vente de la loge

## 1807-1809 : remariage et décès

Le 25 septembre 1807, Jean-Philippe Ricci épouse en secondes noces Marie-Catherine Canivet, célibataire et mère de Marie-Madeleine-Pierrette Monnet. « L'enfant a été déclarée par le père Benoît Monnet le [28 octobre 1796] ; elle n'est baptisée que le 7 octobre 1806 comme fille de Benoît Monnet et de Marie-Catherine Canivet. Elle a pour parrain Jean-Philippe Ricci, qui épouse sa mère peu après, le 25 septembre 1807 » (*Journal du Palais*, p. 539). Le 1er octobre 1807, Jean-Philippe Ricci, « propriétaire, demeurant à Paris, rue Neuve des Petits Champs n°65 », fait donation de tous ses biens à sa femme. « Un acte de notoriété [...] le 8 janvier 1808, enregistré, constate que ledit sieur Ricci n'a laissé aucune ascendance, ni descendance, auxquels une portion de ses biens soit réservée par la Loi » (5). Jean-Philippe Ricci décède en 1809, peu avant le 19 août (CARAN, MC/ET/LIII/754), date à laquelle sa veuve, qui habite 17 rue de la Sourdière, achète un immeuble, comportant trois corps de bâtiments, au 39 rue d'Aboukir, pour 80.000 francs (6).

## Sa veuve se remarie

14 avril 1810, Charles-Joseph Chaseray, fondé de pouvoir de Marie-Catherine Canivet, veuve Ricci, donne quittance pour avoir reçu le solde de la maison de la rue de la Grange aux Belles. Le 3 mai 1810, Marie-Catherine Canivet, veuve sans enfant de Monsieur Jean-Philippe Ricci, propriétaire, demeurant rue d'Aboukir n°39, et Joseph Vaucher de la Croix, négociant à Paris, y demeurant rue d'Aboukir n°39, ayant trois enfants, signent leur contrat de mariage (CARAN, MC/ET/V/947).

## Notes

1. Fille de Patrice-François Vaudichon et de Madeleine-Catherine Gourier, demeurant rue Montmartre.
2. Fils de feu Pierre Vaudichon.
3. Cette loge avait été acquise, en 1776, par les parents Ricci et lors du règlement de leurs successions, était restée indivise entre leurs cinq enfants.
4. Léonard-Alexis Bertin est probablement l'époux de Marie-Marguerite-Louise Auger de Montignac, petite-fille d'Etienne Bourdet.
5. Texte tiré d'une quittance donnée par la veuve Ricci à la caisse d'amortissement le 14 avril 1810, pour avoir reçu le solde de la vente de la maison de la rue de la Grange aux Belles (CARAN, MC/ET/XV/1231).
6. Épouse non commune en biens de Pierre Gassou (alias Gassou) Daston, receveur général des Droits réunis du département des Vosges (CARAN, MC/ET/V/942). Le premier corps de logis, qui donne sur la rue d'Aboukir, comporte quatre étages [...] Le second donne sur la rue de Cléry et le troisième relie les deux précédents. Ces deux derniers bâtiments « sont élevés de trois étages seulement et mansardés [...] Sont compris dans la présente vente toutes les glaces et boiseries et ornements qui se trouvent faire partie de ladite maison ».

## Manuscrits

- CARAN, MC/ET/V/942 et 1947
- CARAN, MC/ET/XIII/341, 470 et 479
- CARAN, MC/ET/XV/1231
- CARAN, MC/ET/XX/802
- CARAN, MC/ET/XXI/567
- CARAN, MC/ET/LIII/754
- CARAN, MC/ET/CVIII/885
- CARAN, Y/5190 A

## Bibliographie

- *Affiches, annonces et avis divers ou Journal général de France*, Paris, 1785.
- *Journal du Palais*, 1839, Jurisprudence française.
- HELOT-LECROART D., Communication non imprimée, SH Rueil Malmaison.

## III Dominique-Antoine Ricci

(1751 ? – 1819)

Avec Dominique-Antoine s'achève la trilogie des Ricci. Du fait de l'embourgeoisement familial, son parcours s'avère d'emblée beaucoup plus académique que celui de son père Jean-Baptiste et, dans une moindre mesure, que celui de son frère aîné Jean-Philippe.

### Paris

D'après son acte de décès, il serait né en 1751, soit une dizaine d'années après l'installation de ses parents en France, dont il est le dernier né de leurs cinq enfants. Dominique-Antoine est expert à Paris. Il épouse, probablement en 1776, Euphrasie-Charlotte Raymond (de) Belser.

### Reims

Peu de temps après son mariage, le jeune couple part à Reims où trois enfants naîtront : Jean-Baptiste-Charles-Henry le 22 mars 1779, Sophie-Adélaïde le 28 janvier 1780 et Antoinette-Marie-Louise-Sophie le 16 janvier 1784. Seule survivra la dernière (Arch. Dép. Seine, DQ7 3012). Dominique-Antoine se fait agréger en 1778 au Collège de Chirurgie de Reims (Fig. 11), pour pouvoir y exercer et passe une annonce pour se faire connaître : « M. Ricci [...] est arrivé à Châlons le lundi 15 juin [1778]. Une personne de cette ville, ayant les 2 grandes incisives supérieures cariées sur leurs parties antérieures, avait projeté de les faire extraire pour en substituer de Savoyard. M. Ricci fut consulté à ce sujet, mais la difficulté de trouver dans la Province un nombre de sujets pour faire choix desdites 2 dents, le détermina à poursuivre les vaines recherches qu'avaient faites jusqu'ici plusieurs de ses confrères, dans les moyens de réparer la substance émaillée des dents en pareil cas ». Dominique-Antoine fait quelques expériences et « Après 4 mois de travail & d'essais consécutifs, il est enfin parvenu à composer un mastic dont la principale substance est l'émail de la dent d'hippopotame préparé avec celle des dents humaines. Ce mastic a la dureté, le brillant & le poli des dents naturelles, il remplit exactement tous les sinus de la carie & rend [...] la dent aussi saine que si elle n'en eut jamais été affectée ». Il juge rapidement que sa « découverte » est suffisamment importante pour en faire « part au Public ; en conséquence, il établira, incessamment, une correspondance avec les Dentistes des principales villes du Royaume, auxquels il remettra une quantité de son mastic, avec l'instruction nécessaire pour l'employer. Il demeure à Reims, rue des trois Meules » (*Affiches, annonces...*, p.100).

Il publie en 1780 ses *Réflexions sur la conservation des dents* (Fig. 12), plaquette à visée publicitaire dans laquelle il donne son adresse où il commercialise essences, poudres, opiat « et tous les autres médicaments qui servent à l'entretien et aux maladies des gencives et des dents ». Dans l'introduction, il rapporte ses débuts à Reims : « l'accueil qu'elle [cette personne] (1) me fit et toute sa compagnie, lorsque je me présentai pour être agréger en qualité de Dentiste [...] me détermina à me fixer dans une ville où un grand nombre de personnes m'avaient déjà donné leur

confiance »

Il est probable qu'il séjourne de temps à autre dans la capitale et y supplée son frère, chirurgien-dentiste du comte d'Artois, lequel le recommandera à son fils, le duc de Berri. C'est sans doute à ce titre qu'il doit d'être admis à Versailles où lui sera fait don d'« une petite table à dessus de porcelaine, laquelle a appartenu à la reine Marie-Antoinette » (CARAN, MC/ET/XLI/841).

Le 5 mars 1789 il appose sa signature au bas du cahier de doléances de la communauté des chirurgiens rémois, après celles du lieutenant du Premier chirurgien Noël et d'autres personnalités (Fig. 13) (Arch. Municip. Reims, cahiers de doléances. Laurent, p. XX). Il ne passe pas la maîtrise en chirurgie d'après Philippe (p. 61-62). En 1790, Dominique-Antoine publie à Reims *Principes d'Odontotechnie ou réflexions sur la conservation des dents et des gencives* (2). Toujours en Champagne, deux passeports lui sont délivrés par la municipalité rémoise, le 8 juillet 1791 avec la qualité de « bourgeois de Reims allant à Moncornet » et le 25 avril 1792, en tant qu'« expert dentiste à Reims » (Arch. Municip. Reims, passeports), probablement pour son exercice itinérant jusqu'aux confins du bailliage.

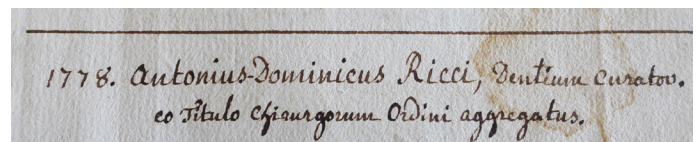


Fig. 11. 1778. Dominique-Antoine agréger à la Communauté des Chirurgiens de Reims

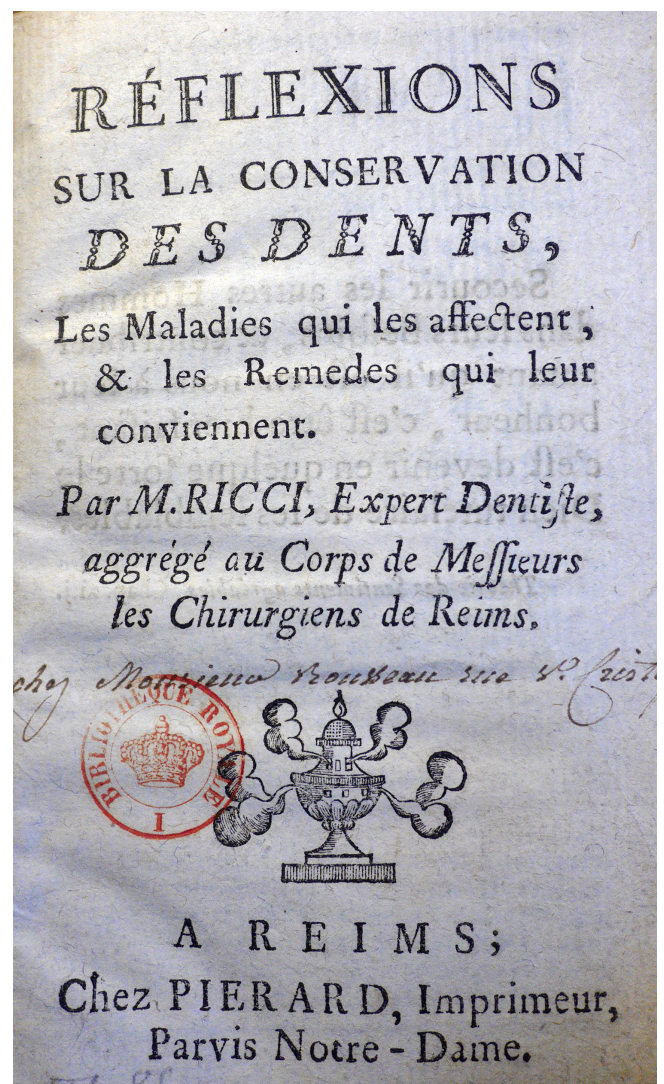


Fig. 12. 1780. Page de titre des *Réflexions* sur la conservation des dents

Fig. 13. 1789. Dominique-Antoine : signature du Cahier de Doléances de Reims

## Paris

Il revient à Paris en 1792 et travaille avec son frère Jean-Philippe qui, à la mort de leur père, a repris sa pratique quai de la Ferraille, mais il n'est plus question d'y exhiber des curiosités animales. En juin 1793, un folliculaire précise que « l'auteur s'étant beaucoup appliqué à la partie médicale, relative aux maladies qui affectent les dents et les gencives, a enrichi la pharmacie de son art de plusieurs découvertes intéressantes » (*L'esprit des journaux...*, juin 1793, p. 419). D'ailleurs, le *Journal de Paris (Supplément* p. 1) rappelle que « Ricci le jeune » y vend son élixir et ses pots d'opiat au prix de 5 et 10 livres.

## Dominique-Antoine et l'immobilier

Il achète une maison aux époux Auvray (3) comprenant trois corps de bâtiments, entre cour pavée et jardin, sise à la Pologne, rue du Moulin Brûlé. L'acte est passé le 19 août 1795 (cité dans un acte du 30 avril 1798, CARAN, MC/ET/VII/542) et son épouse n'y figure pas, ce qui implique qu'ils étaient alors déjà séparés. Un acte du 21 mai 1797 révèle qu'il est également propriétaire d'un immeuble de cinq étages, sis rue des Vieux Augustins n°13. À cette date, il signe un bail de neuf ans à des locataires, « moyennant la somme de deux mille quatre cents francs » (CARAN, MC/ET/XXI/638). Le 10 juin, il consent un prêt à Antoine-Pierre Demours, le célèbre médecin oculiste, et à son épouse. Désireux d'acheter une maison, rue de la Contre-Escarpe, le couple emprunte à divers particuliers et reconnaît, en propre, devoir 10.400 livres à « Dominique-Antoine Ricci, officier de santé dentiste » (CARAN, MC/ET/XXI/638). Peu après, ce dernier se remarie avec Jeanne-Catherine Chevallier, probablement sa soubrette qui « a été auparavant environ dix ans au service de dame [...] Cochin de Saint-Hilaire » (CARAN, MC/ET/XVIII/901). Le 30 avril 1798, il revend sa maison de la rue du Moulin Brûlé : « A ce faire fut présente et est intervenue Catherine Chevallier, épouse non commune en biens dudit citoyen Riccy » (CARAN, MC/ET/VII/542). Curieusement, il n'est pas propriétaire de son habitation ; la preuve en est apportée par un acte du 19 décembre 1801 (CARAN, MC/ET/XIII/515) : « Le cit.[...] Goudin donne à loyer pour neuf années [...] audit cit. Dominique-Antoine Ricci et à cit. Jeanne-Catherine Chevallier, son épouse,[...] une maison sise à Paris, rue Montmartre, n°66 ». C'est la maison occupée par son frère Jean-Philippe, en vertu du bail à lui consenti le 12 janvier 1792. Dominique-Antoine prend la suite de son aîné, retiré et qualifié d'ailleurs d'ancien chirurgien-dentiste dans un acte du 10 décembre 1805 (CARAN, MC/ET/CVIII/885). Depuis quelques années, Dominique-Antoine est créancier d'un ancien capitaine des chasses du prince de Condé et de son épouse. Le 5 décembre 1810, Dominique-Antoine donne main levée de l'hypothèque, comme de la subrogation, le 9 juillet 1813 (CARAN, MC/ET/XVIII/1062).

Il continuera à faire des placements dans l'immobilier, puisque le 9 décembre 1815, il consent un bail à Adam Heintzmann [...] auquel il loue pour neuf années consécutives « une maison, circonstances et dépendances, sise à Paris rue des Vieux

Augustins n°44, [...] élevée au dessus du rez-de-chaussée de trois étages carrés, étage lambrissé au dessus ». Le loyer annuel s'élève à 2.600 francs (CARAN, MC/ET/XLI/827). Dans son premier testament du 18 mai 1818, il exprime parfaitement ses idées sur les placements immobiliers : « Je veux que tous les capitaux qui rentreront à ma succession provenant des placements que j'ai faits soient placés en acquisition d'immeubles ».

## Dominique-Antoine et la société

Grands amateurs d'art dramatique, Dominique-Antoine et sa femme vont fréquemment applaudir une tragédienne du Théâtre Français, Catherine-Joséphine Duchesnois (1777-1835), alors très en vogue, avec laquelle ils vont vite se lier d'amitié. Cette dernière est invitée aux parties de campagne que les Ricci organisent chez eux à Montmartre. Le 24 avril 1804, Henri Beyle, le futur Stendhal, est présenté à l'actrice pour laquelle il nourrit un tendre sentiment. La plupart de ses amis, sous le charme eux aussi, vont intégrer la société reçue à Montmartre. Beyle (*Journal*, p. 379-380) rapporte que l'un d'eux, *Inchinevole* (4), lui aussi amoureux de la « jolie laide » et fort démuné, « fait connaissance intime avec Monsieur Ricci, dentiste [...] Et Madame Ricci a trouvé un moyen honnête de le soulager en l'invitant souvent à dîner [...] Il fait des vers à Madame Ricci ». Méprisant, Beyle ajoute : « Quand il est au parterre et que Monsieur Ricci est au parquet, il cherche ses regards avec un air de bassesse remarquable » (*Mélanges de littérature*, caractère VIII, p. 44). La tragédienne organise, le 25 mars 1805, une soirée chez elle où on y croise Beyle et ses amis ainsi que Dominique-Antoine, son épouse et sa fille Sophie. On danse « en attendant », on versifie, on donne une pièce écrite par l'un des invités, « un violon fait l'orchestre ». La famille Ricci monte sur une scène improvisée. Les Parques sont jouées par Madame et Mademoiselle Ricci. Chacune chante un couplet. Beyle (*Journal*, p.255-256) ajoute : « Mademoiselle Ricci est digne de Monsieur son père et de Madame sa [belle-] mère [...] Tout finissait donc lorsque Monsieur Ricci [...] chante deux couplets ». Le rideau tombe, applaudissements nourris. Dominique-Antoine joint, sans nul doute, l'utile à l'agréable dans la fréquentation du meilleur monde et il est permis de supposer qu'il y trouve également son intérêt.

## Dominique-Antoine, praticien renommé

### La sonde de Ricci

Dominique-Antoine s'intéresse au dépistage des caries débutantes et crée un modèle de sonde, qui sera très utilisé au cours du XXe siècle. Une de ces sondes particulièrement soignée avec virole en or ciselé, figure dans le coffret de Grangeret, ayant appartenu à Napoléon Ier visible au Musée dentaire d'Utrecht (5). Maury, qui avait été son collaborateur, écrira en 1820 à ce sujet : « Je dois à M. Ricci l'emploi de cette sonde ; il l'estimait beaucoup, parce qu'elle l'aidait à découvrir des caries où les sondes ordinaires ne pouvaient pénétrer. Cette sonde est simplement une tige de fer, dont les deux extrémités très déliées se terminent en un demi-cercle à spirale, et dont l'une a sa courbe dirigée à droite et l'autre à gauche » (Maury, *Manuel ...* 1820, p. 48-49 et pl. 3).

### Prothèses mobiles

Dominique-Antoine s'intéresse aussi à la rétention des prothèses mobiles et dépose le 27 mars 1807 « un brevet de cinq ans pour l'invention de fixer les râteliers artificiels d'une manière invariable » (Fig. 14) (*Annales...* p. 316). « Des perfectionnements qui consistent à ajouter, aux extrémités des ressorts à boudin, une lame coudée tournant sur pivot. Par ce moyen les râteliers sont très bien assujettis ; ils font l'office des muscles de la mâchoire inférieure et favorisent la mastication » (*Dictionnaire chronologique ...*, p.393). Le 1er avril 1807, il se fait enregistrer à la Préfecture de Paris (Liste ... p. 19). Il exerce dorénavant au 27 de la rue des



Fossés-Montmartre.

Une querelle l'oppose à Fonzi, qui vient de mettre au point des dents prothétiques en porcelaine (Zimmer « Les rapports ... », p. 38-42). L'affaire débute suite à une lettre qu'Antoine-Dominique adresse au Ministre de l'Intérieur le 22 octobre 1808, dans laquelle il demande que : « L'École de Médecine [...] [fasse] juger la question [...] de savoir lequel des procédés de M. Fonzi ou du mien est préférable pour établir [...] des pièces artificielles » (Fig. 15) (CARAN, F/8/163). La Faculté renvoie les plaideurs dos à dos.

### 316 Brevets d'invention.

l'invention d'un nouveau mécanisme pour la filature du lin et du chanvre dans toute sa longueur et sans cardage.

Le sieur Chassaing, demeurant à Paris, rue de l'Abbaye Saint-Victor, n° 115, le 20 mars 1807, un brevet de quinze années, pour l'invention d'un nouveau principe de filature en doux par des machines employées spécialement à la filature du coton propre à la trame des couvertures et des molletons de coton.

Les sieurs Girard frères, demeurant à Paris, rue de Richelieu, n° 78, le 27 mars 1807, un certificat de divers perfectionnements ajoutés aux lampes hydrostatiques, aux vases de cristal, pour lesquels ils ont pris un brevet de perfectionnement le 31 janvier 1806, sous le n° 330.

Le sieur Dominique-Antoine Ricci, demeurant à Paris, rue des Fossés-Montmartre, n° 27, le 27 mars 1807, un brevet de cinq ans, pour l'invention de fixer les rateliers artificiels d'une manière invariable.

Les sieurs Niepce frères, de Châlons-sur-Saône, demeurant à Paris, rue Basse-du-Rempart, n° 54, le 3 avril 1807, d'un brevet de dix années, pour l'invention d'un pyréc-

Fig. 14. 1807. Brevet de Dominique-Antoine

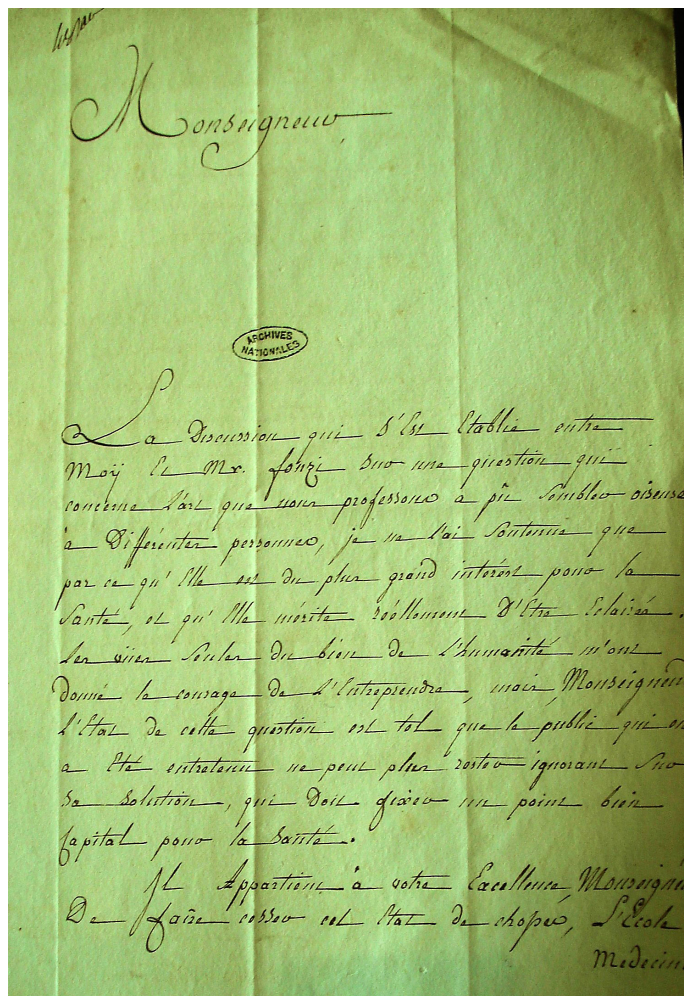


Fig. 15. 1808. Demande de Dominique-Antoine contre Fonzi

### La renommée

Le 31 mars 1814, le tzar Alexandre Ier est dans Paris, et consulte Dominique-Antoine. En témoignage de sa satisfaction, le tzar lui fait remettre une « épingle d'aiguille-marine enrichie de diamants » (CARAN, MC/ET/XLI/841). C'est pourquoi Dominique-Antoine se « dit chirurgien et pharmacien dentiste de S.A.R. Mgr le duc de Berri (Fig. 16) et de S.M.l'Empereur de toutes les Russies » sur la page de garde d'*Instructions sur l'entretien des dents et des gencives* (Fig. 17) qu'il publie peu après.

Mauzy, dans son édition de 1820, écrit « D'après l'exemple de M. Ricci, pharmacien, dentiste [...] j'ai composé une pharmacie qui se borne à cinq articles [...] une liqueur » (p. 37). Cette liqueur est rebaptisée « philodontique et antispasmodique » par Mauzy (1822, p. 83) qui nous apprend aussi, dans l'introduction (p. 4), que Dominique-Antoine se faisait aider dans sa pratique par Dervaux qu'il avait formé et qui allait prendre la succession de Louis Laforgue : « Il y a sept ans [en 1815] que je remplaçai comme adjoint, M. Dervaux, mon ami, chez [...] M. Ricci. Ce praticien m'a aidé de ses conseils et de ses moyens dans la confection des dents incorruptibles, à laquelle je n'ai cessé de me livrer d'une manière spéciale depuis 1817, ayant alors travaillé de nouveau pour mon compte ». Plus loin, il précise encore : « Quant à la perforation des racines, M. Miel nous a indiqué en 1808 un petit porte-forêt, avec lequel on perce un trou d'un diamètre égal dans toute sa longueur. M. Ricci se servait de cet instrument ; je l'emploie également avec succès ». Il ajoute, parlant de Delabarre, « L'auteur d'une Odontologie publiée en 1815 s'attribue cette invention de 1808 ».

En 1816, Dominique-Antoine publie *Mémoire sur les dents raciformes ou racisubériques*. Après avoir rappelé la difficulté

d'obtenir une rétion durable des dents à pivot, il fait un état des produits de scellement employés qu'il juge insuffisants (7). Il propose des dents en porcelaine et de les sceller dans les racines résiduelles avec une substance dite subérique dont il ne donne pas la composition (8). Le Cercle Médical de Paris (9) délègue trois commissaires choisis dans ses rangs, dont Antoine Adamuci. Ces derniers « se sont réunis chez M. Ricci, où ils ont trouvé M. Miel, dentiste, qui a fait conjointement avec eux les expériences convenables » (Fig. 18) (D.A. Ricci, *Mémoire* ... p.13.), qui s'avèrent concluantes. Ainsi, lors de la séance du 6 août 1816, les commissaires font devant leurs collègues une analyse positive du Mémoire, ce qui entraîne l'élection de Ricci comme membre associé du Cercle Médical de Paris (*Procès verbaux* ..., non paginé). 1817 est la dernière année où l'*Almanach du Commerce de la ville de Paris* (p. 388 et 403) mentionne l'exercice de Dominique-Antoine, toujours au n°27 de la rue des Fossés-Montmartre. L'*Almanach des 25.000 adresses de Paris* (p. 495) fait chorus.

#### BIBLIOGRAPHIE. 91

- P. Elysée, *premier chirurgien.*  
*Chirurgien ordinaire.* M. Bougon.  
*Maison de Monseigneur le Duc d'Angoulême.*  
 .....  
*Maison de Monseigneur le Duc de Berry.*  
 M. Guérin, *médecin.* M. Ricci, *chirurgien-dentiste.*  
 M. Amy, *chirurgien.* M. Holstein, *médecin-dentiste.*  
*Service de Monseigneur le Prince de Condé.*  
 M. Guérin, *médecin.*  
 M. Milet, *chirurgien.*  
 M. Hostein, *chirurgien-dentiste.*  
*Service de Monseigneur le Duc de Bourbon.*  
 M. Philibert, *médecin.*  
*Conseil de Santé des armées.*  
 M. Coste, *premier médecin des armées.*  
 M. Halté, *chirurgien en chef des armées.*  
 M. Laubert, *pharmacien en chef des armées.*  
 M. Fournier, *docteur en médecine, secrétaire.*

#### BIBLIOGRAPHIE.

ANATOMIE Pathologique des organes les plus importants du corps humain, par *Mathieu Baillie*; ouvrage traduit de l'anglais, et enrichi de notes et de planches, par M. *Guerbois*, chirurgien-adjoint de la Maison de Santé du faubourg Saint-Martin, chirurgien au Collège Royal de Louis-le-Grand, etc. Vol. in-8.° 1815. A Paris, chez l'*Auteur*, au Collège, rue Saint-Jacques, N.° 123; et chez *Crochard*, libraire, rue de l'École de Médecine, N.° 3. Prix, 5 fr. 50 cent.

Fig. 16. 1814. Dominique-Antoine dentiste du duc de Berry

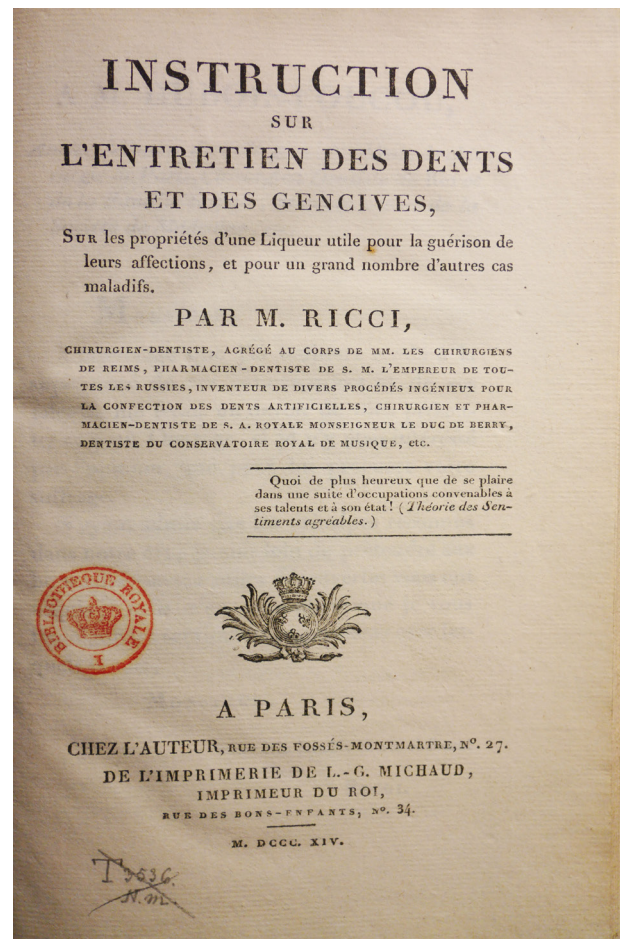


Fig. 17. 1814. Page de titre des Instructions

## MÉMOIRE SUR LES DENTS RACIFORMES OU RACISUBÉRIQUES;

Nouvelle Méthode d'implanter les DENTS A PIVOT, de les faire tenir solidement dans les plus mauvaises racines, et de faire cesser la carie du canal dentaire;

Suivi du RAPPORT et de l'APPROBATION de MM. les Membres du Cercle médical de Paris.

PAR M. RICCI,

CHIRURGIEN ET PHARMACIEN-DENTISTE DE S. A. R. M<sup>te</sup>. LE DUC DE BERRY, ET DE S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,  
 RUE DES BONS-ENFANTS, N.° 34.

ET CHEZ L'AUTEUR, RUE DES FOSSÉS-MONTMARTRE, N.° 27.

M. DCCG. XVI.

Fig. 18. 1816. Page de titre du Mémoire

## Testament et fin

En avril 1818, Dominique-Antoine emménage temporairement chaussée de Clignancourt, chez Joseph Orsel, un riche financier. Il rédige le 18 mai un premier testament qu'il remet à son notaire (CARAN, MC/ET/XLI/841). Il lègue tous ses biens à Sophie Ricci, sa fille unique. Suivent de nombreux legs particuliers : à sa domestique, à sa sœur Theodore-Rose, à sa première femme, à Dervaux, à son beau-frère Étienne Vincent (Fig. 19).

Un an plus tard, le 1er juin 1819, il éprouve le besoin de rédiger un codicille olographe : « Modification au testament [...] Je nomme pour tuteur à la restitution, que j'ai établi par ce testament en faveur de mes petits-enfants, mon ami M. Boivin [...] Je nomme également pour mon exécuteur testamentaire [...] le même M. Boivin [...] Je donne et lègue à mon ami Monsieur Adamuci les Œuvres d'Ambroise Paré [...] Je donne particulièrement à Gravereaux fils [d'un témoin] mes instruments [...] toutes mes limes [...] le peu de dents naturelles qui me restent et mon cordonnet. Je prie mon ami, Monsieur Adamuci, de recevoir chez lui en dépôt mes livres de dentiste [...] ainsi que les recettes manuscrites de diverses compositions [...] Il voudra bien partager ledit dépôt entre MM. Maury et Gravereaux (10) [...] Je leur donne aussi toutes les dents en porcelaine. En cas de difficulté sur le partage, je prie [...] Monsieur Adamuci d'être arbitre et conciliateur [...] Je révoque le legs que j'avais fait à M. Dervaux ». Il n'oublie pas sa fille, Madame Belot et Madame Boivin, son notaire etc. Il faut noter le souci affiché du devenir des objets qui lui ont servi au cours de son exercice. Maury lui exprimera d'ailleurs sa gratitude en 1822. Il décède le 3 juillet 1819 à Vitry-sur-Seine (état civil de cette ville).

Le *Journal des Dames et des Modes* du 20 août suivant (p. 367) signale que « Monsieur Desforges, élève de feu M. Ricci, chirurgien dentiste et devenu son successeur par acte notarié, dirige seul son établissement rue des Fossés Montmartre n°27 ». L'*Almanach du Commerce...* de 1820 (p. 585), Le *Journal de Paris* du 14 juin 1825 (p.1), L'*Almanach des 25.000 adresses... pour l'année 1835* (p. 173) indiquent qu'il poursuit son exercice au même endroit

La déclaration de succession, déposée le 22 décembre 1819 par Louis-Antoine Belot, son gendre (Arch. Dép. Seine, DQ7 3012), confirme que le défunt était domicilié au 18 de la rue des Grands Augustins. Le seul bien immobilier qu'il possédait était une maison sise au n°44 de la même rue [...] représentant un capital de 52.000 francs-or, soit environ 468.000 Euros.

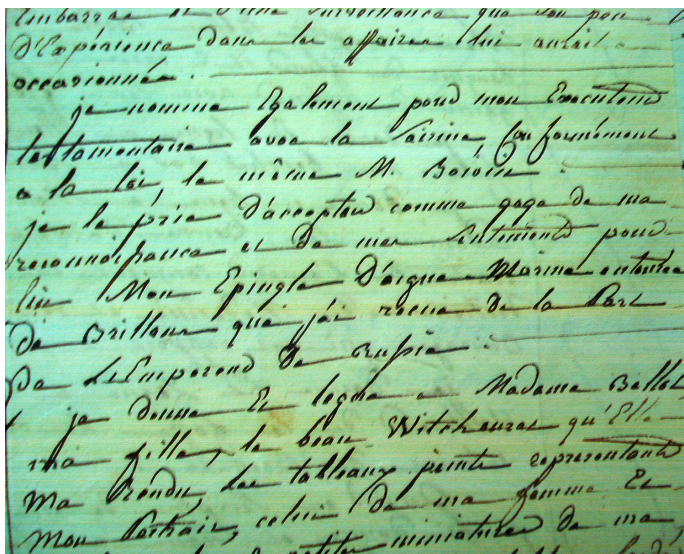


Fig. 19. 1818. Extrait du premier testament de Dominique-Antoine

## Notes

1. Nicolas Museux (1714-1783), lieutenant du Premier chirurgien du Roi, qui l'a reçu dans la communauté rémoise ; ce praticien a publié *Réflexions sur la conservation des dents, sur leurs différentes maladies et sur leurs remèdes*, Reims, François Jeune-Homme, 1747. Il est célèbre dans toute l'Europe.
2. De nombreuses rééditions : Paris, Méquignon l'Aîné, et Reims, Piérard, 1791, 1792, 1793, 1794 et Reims, 1797. L'édition de 1793 est souvent citée : *Dictionnaire des sciences*, vol. 8, 1814, p. 399 - J.-C.-F. Maury, *Traité de l'art ...*, 1833, p. 538 - A.-M. Desirabode, *Nouveaux éléments*, vol. 2, 1843, p.809.
3. Depuis le 23 mai 1786, Dominique-Antoine consentait un bail renouvelable aux époux Auvray, auxquels il louait une maison avec jardin, sise à Paris, rue de la Bienfaisance.
4. Alias Pierre-David Lemazurier, critique de théâtre et auteur, sous le pseudonyme de Valleran, de *L'opinion du parterre*.
5. Consulter : SFHAD, 2008, Histoire de l'aménagement opératoire du cabinet dentaire, [https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhad/cab\\_tit.htm](https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhad/cab_tit.htm). On en connaît au moins trois autres exemplaires, en acier poli, le premier dans le coffret de Weber réalisé à Paris entre 1823 et 1828 pour l'ex-impératrice Marie-Louise (F.E.R. de Maar, « *Le coffret ...* », p.1203-1214), et les deux autres dans ceux plus tardifs (ca 1850) de Lüer (Fig. 20) <http://www.biusante.parisdescartes.fr/aspad/expo30.htm> et de Soyez (Vente coll. Renier, Bordeaux Enchères, 8 décembre 2007).
6. Cette préparation fera long feu puisqu'en 1845, L. Desforges, dentiste qui se dira « seul successeur de Ricci », en fera encore la publicité (*Observations ...*, p. de garde).
7. Les différents produits de scellement employés jusqu'alors, le mélange gomme laque-térébenthine-coral blanc préconisé par Fauchard, le plomb par Bourdet, le bois par Laforgue, voire la cire.
8. Il est probable qu'il s'agit de subérine, une substance résineuse, insoluble dans l'eau comme dans l'alcool, obtenue par oxydation du liège par l'acide nitrique.
9. Ce Cercle avait été fondé le 26 mars 1811 par Antoine Portal (1742-1832), professeur au Collège de France en remplacement de l'ancienne Académie Royale de Médecine.
10. Il a pu être son dernier élève.



Fig. 20. 1850. Sondes Ricci par Lüer © ASPAD

## Manuscrits

- Arch. Dép. Seine, DQ7 3012, 3e arrondissement, 1er bureau
- Arch. Municip. Reims, cahiers de doléances
- Arch. Municip. Reims, passeports
- Bibl. Acad. Nat. Méd., Ms 45 (1001) : *Procès verbaux des séances de la réunion de Médecins*, précédemment connue sous la dénomination d'*Académie et de Société académique de Médecine et depuis sa réorganisation le mardi 26 mars 1811 sous le titre de Cercle Médical de Paris*
- C.A.R.A.N., MC/ET/VIII/542
- C.A.R.A.N., MC/ET/XIII/515
- C.A.R.A.N., MC/ET/XVIII/901 et 1062
- C.A.R.A.N., MC/ET/XXI/638
- C.A.R.A.N., MC/ET/XLI/827 et 841
- C.A.R.A.N., MC/ET/CVIII/885

## Bibliographie

- *Affiches, annonces et avis divers de Reims et de la généralité de Champagne*, Reims, A.Havé, n°25, 22 juin 1778.
- *Almanach du Commerce*, 1820.
- *Annales des Arts et Manufactures*, Paris, Chaigneau aîné, 1808, vol. 30.
- *Dictionnaire chronologique et raisonné des découvertes, inventions, innovations, perfectionnements, observations nouvelles et importations en France dans les Sciences, la Littérature, les Arts, l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie de 1789 à la fin de 1820*, Paris, Colas, 1824, vol. 14.
- *Journal des Dames et des Modes*, n° 46, 20 août 1819.
- *Journal de Paris*, supplément, n° 66, 29 décembre 1793.
- *Journal de Paris*, n° 165, 14 juin 1825.
- *L'esprit des journaux français et étrangers par une société de gens de lettres*, Paris-Bruxelles, juin 1793, vol. 6.
- *L'opinion du parterre ou Revue des théâtres*, Paris, février 1806.
- *Liste des médecins, chirurgiens docteurs en médecine et en chirurgie, officiers de santé et sages-femmes qui ont fait enregistrer leurs titres au secrétariat de la Préfecture et des deux Sous-préfectures du département de la Seine*, Paris, Imp. des Annales des Arts, 1807.
- BEYLE H. (Stendhal), *Journal*, Paris, Charpentier, 1888, pub. Par C. Stryenski et F. de Nion.
- BEYLE H. (Stendhal), *Mélanges de littérature*, Paris, Martineau, 1933, T.II, caractère VIII, p. 44 et 106.
- DESFORGES L., *Observations sur la Liqueur Odontalgique ou Bonne Eau de Ricci et sur les effets de ses diverses compositions dentifrices*, Paris, Chasseignon, 1845.
- DESIRABODE A.-M., et ses fils, E. et A., *Nouveaux éléments complets de la science et de l'art du Dentiste*, Paris, Labé, 1843.
- DULAC H., *Almanach des 25.000 adresses de Paris* pour l'année 1817, Paris, Panckoucke, janvier 1817, et ...pour l'année 1835, Paris, 1835.
- LAURENT G., *Département de la Marne, 1ère série, Cahiers de doléances pour les États Généraux de 1789*, Reims, Matot-Branne, 1930, vol. 4.
- MAAR F.E.R. de, « Le coffret d'instruments dentaires de Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme et Guastalla », *Revue Française d'Odontologie*, 1968.
- MAURY J.-C.-F., *Manuel du Dentiste pour l'application des dents artificielles incorruptibles, suivi de la description de divers instrumens perfectionnés*, Paris, Latour, Gabon, 1820.
- MAURY J.-C.-F., *Manuel du Dentiste*, Paris, Gabon, 1822.
- MAURY J.-C.-F., *Traité de l'art du Dentiste d'après l'état actuel des connaissances*, Paris, 1833.
- PHILIPPE A., *Précis historique sur l'ancienne communauté des maîtres en chirurgie de la ville de Reims*, Reims, Gérard, 1853.
- RICCI D.-A., *Réflexions sur la conservation des dents, les maladies qui les affectent et les remèdes qui leur conviennent*, Reims, Piérard, 1780.
- RICCI D.-A., *Principes d'Odontotechnie ou réflexions sur la conservation des dents et des gencives*, Paris, Vezard et Le Normand, 1790.
- RICCI D.-A., *Instructions sur l'entretien des dents et des gencives, sur les propriétés d'une liqueur utile pour la guérison de leurs affections et pour un grand nombre d'autres cas maladifs*, Paris, 1814.
- RICCI D.-A., *Mémoire sur les dents raciformes ou racisubériques ; nouvelle méthode d'implanter les dents à pivot, de les faire tenir solidement dans les plus mauvaises racines et de faire cesser la carie du canal dentaire ; suivi du rapport et de l'approbation de MM. les membres du Cercle Médical de Paris*, Paris, L.G. Michaud et chez l'auteur rue des Fossés-Montmartre n°27, 1816.
- ZIMMER M., « Les rapports sur les dentiers de Fonzi et Ricci », *Actes SFHAD*, 2014, vol. 19.